

## **FERNAND OURY, UNE ECRITURE QUI RESISTE**

**Mireille Cifali,**  
**avec la collaboration de Martine Janvier Pernet**

Fernand Oury est présent pour moi d'abord à travers ses ouvrages. Je ne l'ai pas rencontré ou seulement une fois, de loin. Je ne sais plus d'ailleurs par quel chemin ses ouvrages me sont venus, quelle est la personne qui me les a indiqués. Aujourd'hui, je soutiens que cela ne pouvait pas être autrement. Je suis de leur côté. Fernand - je m'autorise parfois à l'appeler par son prénom - est donc présent par les textes qu'il a écrit avec Aïda Vasquez, avec Catherine Pochet, avec Catherine Thébaudin, avec Jacques Pain. Des livres sur la couverture desquels son nom apparaît parfois en premier, parfois en second. Ces livres ne m'ont pas quittée : « Vers une pédagogie institutionnelle », « De la classe coopérative à la pédagogie institutionnelle », « Qui s'est conseil ? », « L'année dernière j'étais mort, signé Miloud », « Chronique de l'école caserne »...

Avec Fernand Oury, je n'ai pas le privilège de partager le souvenir de formations déstabilisantes, la force d'un travail commun dans la classe, la mémoire de nos confrontations, ou encore le vif d'une militance ensemble. Néanmoins comptent dans ma vie les rencontres avec ceux qui, de la PI, deviendront mes amis : en particulier Jacques Pain, Francis Imbert, Christine Van der Borgh... Fernand Oury n'est pas davantage sans Catherine Pochet, Pierre Delion, Dina Borel, pas sans Fabienne D'Ortoli, Michel Amram, Lucien Martin, pas sans La Neuville, La Voie Lactée, et tous les autres rencontrés, croisés brièvement entre deux trains, entre deux pays.

Je suis une universitaire genevoise dans les sciences de l'éducation, d'un genre un peu particulier, car psychanalyste, historienne, éthicienne, à la fibre littéraire, et cherchant à former pour permettre que chacun s'y retrouve dans la classe. Quelqu'un du monde universitaire. Je ne sais pas si Fernand aurait apprécié, lui qui, ai-je entendu dire plus d'une fois, ne les aimait pas beaucoup, les universitaires ; il s'en méfiait, peut-être parfois avec raison ; il en a reconnu au moins un, Jacques Pain. Cette méfiance vis-à-vis des universitaires s'est parfois transmise aux militants d'aujourd'hui. Pourtant nous avons besoin d'être reliés lorsque nous partageons l'essentiel de nos pratiques.

Je me trouve dans un faire de la formation, dans une recherche de cohérence entre ma parole adressée et ma manière de former. Moi aussi je tente de « dire que ce que je fais », pour reprendre l'exigence éthique de la PI, mais sur une autre scène et dans la poétique d'un quotidien pédagogique trop souvent banalisé. Je suis une de celles qui a cherché, année après

année, à transmettre aux générations d'étudiants l'expérience de la PI. À la faire exister dans un lieu universitaire, à faire entendre ce qu'elle apporte comme tranchant.

Fernand avec Aïda, avec Françoise, avec Jacques, avec Catherine, ce sont donc des textes, que j'ai commencé à partager avec les étudiants dès mes premiers cours dans les années 1980. Je leur ai lu des histoires comme celle de Miloud, Joseph ou Gaël, pour que le mouvement de leur pensée s'amorce, pour qu'on cesse de s'en tenir à des slogans, aussi scientifiques soient-ils. Des textes vivants, qui provoquent toujours aujourd'hui la pensée de qui veut devenir enseignant. Avec ces textes, comme avec d'autres, j'ai enseigné à l'université à travers des histoires. Avant-hier encore, je leur lisais celle de Gaël et de Joseph. Ce ne sont pas mes récits, mais ceux de Fernand, Catherine, Françoise ou Aïda et de tous ceux qui contribuèrent, souvent de façon anonyme, à l'élaboration d'une monographie. Ces récits ont été publiés, ils appartiennent à l'ensemble des histoires qui font les pédagogies. Ils ont été écrits, travaillés et dès lors ils transmettent à qui les lisent la force des gestes, des regards et des sourires, les manières d'écouter, le bonheur des évolutions et des surprises, la nécessité des institutions et des rituels.

L'écriture du quotidien de la classe n'est qu'un aspect peut-être assez secondaire de la PI, par rapport à l'action militante, aux outils, aux résistances, aux luttes, aux réseaux, aux alliances, aux conflits, aux débats, aux transmissions, aux victoires, aux ceintures, à la monnaie intérieure, aux conseils... Pourtant ces livres sont ceux qui vont continuer leur œuvre après nos disparitions. Résisteront-ils aux temps futurs ? Leur écriture leur permettra-t-elle d'être lus par bien d'autres générations ? C'est ce que je suppose. Mais comment donc, alors que les livres d'éducation et de pédagogie tombent si rapidement dans l'oubli, marqués irrémédiablement par leur temps ? Bien entendu à cause de la justesse de leur position, du quotidien de la classe avec Gaël, Miloud et Charlie, à cause des paroles des élèves dans leur lutte pour exister, pour prendre place, grandir et apprendre. Mais également à cause de l'écriture de ces livres qui racontent, décrivent, partent d'un journal comme celui de Catherine Pochet, d'histoires singulières, de monographies travaillées collectivement, donc d'un style plutôt littéraire.

Je ne sais rien du rapport de Fernand à l'écriture, de comment il écrivait ses livres avec Catherine, Aïda, Jacques ou Françoise. Qui apportait quoi, qui travaillait, qui relisait ? Cela n'a peut-être pas beaucoup d'intérêt. Ce que je sais : Gaël, Hervé, Miloud et les autres continuent, à quarante ans de distance, à faire sourire et réfléchir, à tenir en haleine et à rendre possible, à ouvrir les yeux et à donner l'énergie du faire et du penser. Peut-être pas dans la tradition stricte de la PI, mais dans l'esprit PI. Je peux supposer que ce n'est pas ce que souhaitent entendre ceux qui oeuvrent au quotidien dans la PI, et pourtant ... L'esprit de la PI est aussi d'importance dans la capacité de la PI de se renouveler et de perdurer.

Mais, dira-t-on, que sont les livres par rapport à la pratique quotidienne, par rapport aux tours de main de Fernand Oury ? Comme le raconte Billeter en reprenant une histoire de Tchouang Tseu à propos du charron, ce ne sont que des déchets d'Anciens ! Voici relatée une des histoires de Tschouang Tseu :

Le duc Houan lisait dans la salle, le charron Pien taillait une roue au bas des marches. Le charron posa son ciseau et son maillet, monta les marches et demanda au duc : Puis-vous vous demander ce que vous lisez ? – Les paroles des grands hommes, répondit le duc. – Sont-ils encore en vie ? – Non, ils sont morts. – Alors ce que vous lisez-là, ce sont les déjections des Anciens ! – Comment un charron ose-t-il discuter ce que je lis ! répliqua le duc : si tu as une explication, je te ferai grâce ; sinon tu mourras ! – J'en juge d'après mon expérience, répondit le charron. Quand je taille une roue et que j'attaque trop doucement, mon coup ne mord pas. Quand j'attaque trop fort, il s'arrête [dans le bois]. Entre force et douceur, la main trouve, et l'esprit répond. Il y a un tour que je ne puis exprimer par les mots, de sorte que je n'ai pas pu le transmettre à mes fils, que mes fils n'ont pu le recevoir de moi et que, passé la septantaine, je suis encore là à tailler des roues malgré mon grand âge. Ce qu'ils ne pouvaient transmettre, les Anciens l'ont emporté dans la mort. Ce ne sont que leurs déjections que vous lisez là ?<sup>1</sup>

Le tour de main ne s'écrit pas. Quand on tente de l'écrire, c'est en histoire, en récit, comme l'ont fait bien d'autres avant nous. Billeter le souligne en reprenant des propos tenus par Robert Alter qui « montre que le récit, surtout le récit dialogué, est l'un des plus puissants moyens que nous ayons pour communiquer notre vision de l'expérience humaine et qu'à ce titre, la fiction est un moyen supérieur de connaissance »<sup>2</sup>.

Je ne soutiendrai pas que les histoires contenues dans les livres protègent la PI d'une récupération, d'une manipulation à l'envers de ce que voulait Fernand. Le détournement de chaque avancée est notre lot. Mais l'écriture de la PI, son lien avec le quotidien pédagogique, avec ses dialogues, ses journaux, ses monographies, risquent fort bien de les maintenir vivants, encore longtemps. Ce littéraire, cette esthétique au creux des pratiques, pour affirmer, complexifier, empêcher les causalités simples et les raccourcis..., ne sont pas sans effet. C'est aussi cela que Fernand et la PI nous ont transmis. Ce quotidien de la classe qui s'écrit et se pense. La pédagogie comprend toujours un dispositif qui tient, relié à une intelligence des situations avec le juste de la parole, l'éclat de rire de la surprise, en bref à cette intelligence de chacun au plus proche de la difficulté que toute réalité nous oppose. C'est en racontant, en récitant, en dialoguant, en décrivant, en recréant l'événement, en allant au détail que nous pouvons entrer dans la filiation, reprendre l'histoire pour la raconter à notre tour.

Je suis sensible évidemment à ces histoires racontées dans les ouvrages de Fernand qui inscrivent certains repères de la psychanalyse au sein de la classe. Fernand m'est proche dans la manière qu'il a eu de mettre l'inconscient pas « hors de la classe », mais dans le groupe, dans la relation, dans le rapport au savoir de chacun, adulte comme enfant. A-t-il eu tort d'être avec la psychanalyse, dans la filiation de la psychothérapie institutionnelle ? Cela a divisé ceux qui oeuvrent dans la PI, entre ceux qui font avec l'inconscient et d'autres qui s'en

---

<sup>1</sup> Jean François Billeter, *Leçons sur Tchouang-Tseu*, Paris, Editions Alia, 2002, p.21.

<sup>2</sup> *Idem*, p.83-84.

tiennent au collectif... Fernand Oury prend, lui, bel et bien place dans une des plus intéressantes tentatives d'articuler psychanalyse et pédagogie, nous avons à le reconnaître. Est-ce néanmoins par cet engagement que Fernand sera dépassé, parce qu'aujourd'hui la psychanalyse est remplacée par une science affective, un cognitivisme des émotions, par des mesures d'efficacité, une réification du sujet et de l'intersubjectivité ? Certains franchiront le pas. Évidemment, pas moi.

Aujourd'hui toujours, les enfants souffrent de et dans l'école, comme me l'écrit Martine Laborde, devenue Pernet Janvier, psychologue psychanalyste à Lausanne, rencontrée dans le jardin genevois de ma filleule, avec la découverte qu'elle a été durant dix-huit ans proche de la PI. Elle n'a pas pu venir à ce colloque dédié à Fernand, mais a écrit ce que furent pour elle d'abord Fernand Oury puis Jean Oury, ce qu'elle leur doit. Filiation autour des outils de la PI, et de la psychanalyse. Filiation vivante qui demeure lorsqu'on s'éloigne, et qui fait qu'on finit toujours par se rencontrer. Elle m'écrit ceci un mercredi 29 octobre 2008, je n'en rapporte qu'un fragment qui concerne Fernand :

« Est-ce une dette contractée durant l'adolescence (une enseignante m'avait sauvé la vie) qui m'a conduite 18 ans durant à exercer ce métier "improbable" dans cette étrange maison que d'aucuns nomment Education Nationale ? J'ai très vite rencontré Fernand et ses camarades (Catherine Pochet, Patrice Buxeda, Françoise Thébaudin, René Laffitte...), je me suis aventurée dans les stages, aux Libres Propos, aux rencontres du dimanche, dites des "Champignons de Paris". Fernand était là, tu imagines ? Mon premier poste en SEGPA à Grigny la Grande Borne auprès d'ados étiquetés déficients intellectuels reste un souvenir marquant, je n'avais pour seul bagage que ma propre analyse et cette drôle de boîte à outils, naissante, de la PI ; j'ai été sidérée que lesdits outils - humour + précaire - opèrent en pareil lieu, là où la violence chaque jour le dispute à la souffrance, à l'exclusion. Précaires mais affûtés. Une monographie "Fou comment ça s'écrit ?" raconte ces premiers pas ; c'est dans la foulée que j'ai rencontré Jacques Pain à Lyon, nous avons longuement échangé dans sa voiture sur le trajet jusqu'à Paris. Je suis allée écouter son cours à Nanterre un soir. Quand les lumières s'éteignent à 22 heures, les étudiants protestent ! Je conserve de cette même époque un message de Fernand sur mon répondeur qui commence comme ça : "Je téléphone à Martine Laborde pour l'engueuler...". J'ai transporté ma boîte à outils à Corbeil Essonnes, à Evry, puis direction le Loir et Cher, Crouy sur Cosson (dans l'école de Jeanne et Henri Vrillon qui ont connu Freinet), Seur, la ZEP de Blois. C'est là, dans la ZEP, dans cette école où les enseignants frappaient les enfants, où le directeur cultivait un racisme ordinaire, où Madame l'Inspectrice couvrait l'ensemble avec un zeste de perversité silencieuse, c'est là après cinq ans d'écriture, de parole, de conseils, de journal, de voyages échanges, de correspondance, de monnaie intérieure, fut-ce en contrebande, fut-ce sans dire ce que l'on fait, c'est là que la violence de l'Institution a eu

raison de ma détermination. J'en avais parlé à Françoise Thébaudin qui m'avait accordé de son précieux temps à Paris, peu avant qu'elle nous quitte ; j'avais écrit un texte à ce sujet, osé l'envoyer à Jean Oury qui m'a répondu. Fernand n'était plus là. Ne jamais rester seuls. Je n'avais rien vu venir. Le transfert, l'inconscient, la capacité de rêverie, le monde interne, l'étrange de soi, le singulier, le risque de la subjectivation et de la rencontre, hébergés, contenus, institutionnalisés, ceci se paie.

La suite est une autre histoire. Fernand m'avait conseillé de me rendre chez son frère, dans cette drôle de clinique ; j'ai suivi ce conseil ô combien précieux et me suis prise à écouter les "travaux pratiques d'embarras" chaque samedi pendant des années à La Borde ; puis me suis glissée en douce au groupe du GERMES<sup>3</sup> quelques vendredis soir, sans oser aborder Jean Oury, lui parler de son frère, lui dire ma reconnaissance, mon affection. J'ai quitté l'Education Nationale. J'ai changé de nom, de pays, de métier. J'ai poursuivi ma route, en psychiatrie, à Saumery, à Ste Anne, en protection des mineurs à Lausanne.

Aujourd'hui, loin de Blois, loin de Paris et de sa banlieue, vers quelque lieu que je me tourne, je continue de rencontrer partout/tout le temps, chaque jour, des enfants, des adolescents et des enseignants en souffrance d'inscription à et par l'école, avides de sens et de complexité, en quête d'une adresse et d'une pensée articulée à un faire que d'aucuns nommeraient *praxis*, orphelins qui s'ignorent ».

Filiation, présence actuelle avec le bagage PI dans d'autres lieux, face à d'autres souffrances. Par son écriture, par sa position vis-à-vis de la classe et de chacun qui y a sa place, par ses repères psychanalytiques, Fernand est un clinicien, un de ces cliniciens précieux qui travaille à créer dans l'instant, qui a pris des risques, jour après jour, résistant pour créer des espaces vivants, pour lutter contre les processus mortifères. C'est aussi cela que je retiens, qui me tient et me réjouit.

Le risque est là encore : que l'on ne prenne de la PI que des outils fragmentaires, et non sa cohérence, cette cohérence qui a créé à l'intérieur de la PI tant de luttes entre ceux qui se réfèrent à Fernand. Les outils de la PI, l'esprit de la PI, nous le savons, fonctionnent quand ils sont habités, quand le symbolique qui les soutient opèrent pour ceux qui ont été rabattus sur une réalité humiliante. Il nous faut donc réinventer, dans la suite de Fernand, ce qu'est une pédagogie non seulement dans les villes comme il l'avait voulu à la suite de Freinet dans sa campagne, mais dans tous les lieux où les liens sociaux se défont, où la société opère avec les ravages du mépris et d'exclusion.

Fernand a inventé, pas tout seul, pas à partir de rien. Comment inventons-nous, jour après jour, moi à l'université pour ne pas laisser la folie du chiffre l'emporter, l'interdit de penser

---

<sup>3</sup> Groupe de travail sur l'inceste qui se réunit à La Borde depuis vingt ans

être érigé en doctrine, comme l'affirme Lindsay Waters dans un inconvenant ouvrage *L'éclipse du savoir*, où il écrit en quatrième de couverture : « Il nous faut donc faire face à la situation peu plaisante où l'institution universitaire et le libre usage de l'intelligence s'opposent l'une à l'autre ». Les dangers sont là, et les questions demeurent : comment transmettre pour que chacun puisse prendre place pour se réjouir d'apprendre, pour que la pensée soit une fête, pour faire mentir les statistiques et les stéréotypes, pour que l'inconscient et nos actions affectées ne soient pas remplacés par des « émotions à gérer et à utiliser ».

Le temps manque, de nos jours, à la plupart des jeunes enseignants. Ils désertent les lieux de pensée collective, pris dans les exigences de qualité et de contrôle qui les empêchent de penser ensemble. Fernand, avec d'autres, a fait mouvement : comment leur transmettre cette force de résistance, cette force de vie ? Continuer à écrire, comme Fernand l'a fait tout en faisant la classe ? Se donner le temps d'écrire pour transmettre ? Là aussi Fernand peut demeurer un guide qui autorise, malgré et à cause de sa stature de pionnier.